

## Les Années 70 Ont-elles Existé? - à Propos de *Finita* de Maria Gabriela Llansol

Pedro Eiras  
(Porto University)

### Les années 70 ont-elles existé?

En 1987, Maria Gabriela Llansol publie *Finita*, journal intime dédié aux années 1974-1977. Il y est question de son exil en Belgique avec son mari, qui a fui la guerre coloniale, des années postérieures au 25 avril 1974, des voyages au Portugal révolutionnaire et des retours à Jodoigne. Le journal dit en même temps la vie de l'écrivain, d'un pays, d'un continent. Mais dans ce journal des années 70, le personnage Maria Gabriela Llansol dialogue avec la béguine et poétesse médiévale Hadewijch, avec Copernic, Kierkegaard, Nietzsche et Rilke; d'autre part, le journal débute par la transcription de quelques lignes d'un cahier d'écolier de l'enfant Maria Gabriela Llansol. Si l'époque dont il est question dans ce journal intime des années 70 est le Moyen Âge, la Renaissance ou le XIX<sup>ème</sup> siècle, une question se pose: les années 70 ont-elles existé? Comment comprendre une époque constituée par d'autres époques? Et pourtant, un temps présent qui ne serait pas constitué par une multiplicité d'héritages du passé, cela peut-il exister? Autrement dit, pouvons-nous vivre absolument au présent?

*O Livro das Comunidades*, publié en 1977, dit que le temps n'est pas cumulatif et que le passé n'est pas surmonté par le présent comme dans l'*Aufhebung* hégélienne:

se eu me concentrar num fragmento do tempo  
não é hoje, nem amanhã  
mas se eu me concentrar num fragmento do tempo,  
agora,

esse fragmento revelará todo o tempo. (*O Livro das Comunidades* 76)<sup>1</sup>

Le temps est tout entier dans le plus petit fragment. Non pas dans l'unité de mesure humaine, trop humaine, qu'est le jour, mais dans cet instant présent, celui de l'écriture et de la lecture, qui n'a pas d'épaisseur mais qui contient l'éternité. Cette mathématique fractale n'est pas tant une découverte psychologique qu'une recherche ontologique, où le chercheur individuel n'est pas une forme définitive qui pourrait se mettre en dehors de l'être étudié. Cela explique peut-être pourquoi le récit n'a pas de narrateur; il y a plusieurs voix qui racontent et nous ne savons jamais où s'arrête le discours d'un personnage et où commence celui d'un autre. C'est-à-dire que cette constellation non chronologique et non mesurable de voix reste semblable à la paradoxale constellation non chronologique des époques. On ne sait jamais au juste *qui* parle ou *quand* il parle. Ces deux formes d'ignorance sont indissociables.

C'est l'unité du livre qui est donc remise en cause, puisqu'il n'y a plus un récit provenant d'un sujet qui traverse une période: tout est devenu pluriel. Jacques Derrida rappelle que même le monologue intérieur est toujours précédé d'un dialogue intérieur, qui le divise, l'enrichit, le commande, l'oriente (Derrida 19).<sup>2</sup> En fait, ce n'est pas sur cette multiplicité qu'il faut s'interroger, mais sur la précédence du dialogue par

---

<sup>1</sup> si je me concentre dans un fragment du temps / ce n'est pas aujourd'hui, ni demain / mais si je me concentre dans un fragment du temps, / maintenant, / ce fragment révélera tout le temps (je traduis toutes les citations de Maria Gabriela Llansol).

<sup>2</sup> On parle souvent et trop facilement de monologue intérieur. Un dialogue intérieur le précède et le rend possible. Le divisant et l'enrichissant, il le commande et l'oriente. Mon dialogue intérieur avec Gadamer, avec Gadamer lui-même, avec Gadamer vivant, et vivant encore, si j'ose dire, n'aura pas connu de cesse depuis notre rencontre de Paris.

rapport au monologue. Dans cette écriture dialogique, pour utiliser le mot de Bakhtine, où chaque parole comprend l'héritage de toutes les autres paroles possibles et le conflit avec elles, le monologue intérieur finit par ne jamais s'énoncer. Dans *Finita*, Maria Gabriela Llansol le dit très clairement:

Escrevo-lhe [a minha mãe] mentalmente, querendo dizer-lhe que tentarei, com a minha vida, tirá-la da sua velhice, e solidão; uma sequência de vidas eternas, procurando a sua eternidade umas nas outras.

Escrevo o texto: *sempre escrevendo, sempre caminhando e divagando, está alguém para entrar.* (*Finita* 147)<sup>3</sup>

Dans le monologue intérieur du journal intime, il y a donc cette lettre à la mère; dans la lettre, il y a la question et la réponse de la fille, la vieillesse et le secours; dans le secours, il y a cette promesse, sans verbe principal, donc agrammaticale: "une séquence de vies éternelles, qui cherchent leur éternité les unes dans les autres"; cette expression décrit l'écriture des lettres entre mère et fille mais aussi l'écriture de *Finita*. Finalement, il y a la phrase en italique, qui est écrite pour la première fois, mais qui ressemble à la citation d'un texte qui n'existait pourtant pas auparavant: "*écrivait tout le temps, cheminant et divaguant tout le temps, quelqu'un est sur le point d'entrer*". Comment ne pas songer aux dernières paroles de Walter Benjamin, dans ses "Thèses sur la Philosophie de l'Histoire": "chaque seconde est la porte étroite par où le Messie peut entrer"? Comment ne pas lire,

---

<sup>3</sup> Je lui écris [c'est-à-dire, à ma mère] en pensée, voulant lui dire que j'essaierai, à travers ma vie, de l'arracher à sa vieillesse et à sa solitude; une séquence de vies éternelles, qui cherchent leur éternité les unes dans les autres. / J'écris le texte: *écrivait tout le temps, cheminant et divaguant tout le temps, quelqu'un est sur le point d'entrer*.

dans l'expression "porte étroite", une troublante citation des paroles du Christ? Comment ne pas confondre l'étude du fragment de temps chez Llansol et celui de l'instant chez Benjamin, l'éternité partagée chez *Finita* et la force messianique du présent attendu par le passé dans les "Thèses"? Les questions peuvent se multiplier à l'infini, car toute l'écriture de Maria Gabriela Llansol se divise ainsi en dialogues, citations, écoute du temps et du texte passés. Il n'y a donc pas d'écriture, il n'y a que de la réécriture.

Dès le début de *Finita*, il est question de vieillesse. La page 147 semble donc répondre à la page 12, que voici: "escrevo nestes cadernos para que não se afaste do meu corpo a linha montante que conduz à velhice, tal como a concebo: reflexão imensa, despreendimento obtido dos contrastes, concentração no presente em que todos os tempos imagináveis já estão a desenrolar-se para sempre." (*Finita* 12).<sup>4</sup> L'offrande d'une séquence de vies éternelles à sa mère, le sujet de *Finita* se le promet déjà ici à elle-même. Il s'agit donc de créer sa vieillesse à soi, de se mettre en scène, de créer son original, comme dit Aldo Gargani (1992), de ne pas attendre une définition apportée par le vocabulaire extérieur du temps. Mais cette "ligne montante qui mène à la vieillesse, comme je la conçois", c'est le fragment du temps présent dont parle *O Livro das Comunidades*, "où tous les temps imaginables déjà sont en train d'arriver, pour toujours", ajoute *Finita*. L'instant du présent qui mène à la vieillesse est donc aussi l'instant de la mort et l'instant de la naissance. Par la réécriture du temps "dans ces cahiers", la naissance est encore éloignée, elle appartient à l'avenir; c'est-à-dire que les vies de Hadewijch, de Al-Hallaj, de Nietzsche n'ont pas encore été, elles attendent d'être par

---

<sup>4</sup> J'écris dans ces cahiers pour que ne s'éloigne pas de mon corps la ligne montante qui mène à la vieillesse, comme je la conçois: réflexion immense, détachement obtenu par les contrastes, concentration dans le présent où tous les temps imaginables déjà se déroulent, pour toujours.

l'écriture. Ces années 1939 et 1943, où l'enfant écrit déjà (faudrait-il dire: écrit encore?) *Finita*, vont entrer dans cet instant d'écriture qui porte la date du 12 novembre 1974. Les années 70 ne sont donc qu'une porte, il n'y a pas de temps présent, il n'y a que le retour paradoxal de ce qui ne s'est jamais passé.

**Kierkegaard. Le temps et l'éternité.**

Si "*quelqu'un est sur le point d'entrer*" (*Finita* 147), le texte n'est jamais clos. On peut le lire en entier, de la première à la dernière page, sans le clore pour autant, puisqu'il est l'ouverture savamment préparée d'une venue. À l'intérieur du texte s'ouvre ainsi une extériorité infinie. Ceux qui doivent entrer sont là, quelques pages après leur annonce; mais s'il n'y a pas de présent, si le temps est l'ouverture à l'éternel, si le monologue n'est que l'infinitude des dialogues, on ne sait jamais combien de personnages parlent. La venue de ceux qui sont "*sur le point d'entrer*" ne clôt pas la possibilité de la venue. Quand les auteurs arrivent, ils ne remplissent pas simplement un espace ouvert auparavant, ce qu'ils apportent, ce n'est pas la clôture, mais justement l'ouverture à d'autres voix.

Kierkegaard, lui, "*est sur le point d'entrer*". Le sujet de *Finita* se plaint, le 23 avril 1975: " Sinto a ausência de um mestre para as minhas constantes interrogações. // Alguém terá de vir. / Cristina veio passar alguns dias connosco, e trouxe-me um livro de Kierkegaard" (idem 34).<sup>5</sup> Un maître est attendu et il semble que le sujet de *Finita* n'a pas encore lu Kierkegaard; mais le sujet semble deviner déjà que ce livre répondra, ou a déjà répondu, à l'attente du maître. Cependant, le 25 avril 1975, soit deux jours plus tard, *Finita* dit: " Kierkegaard está por vir

---

<sup>5</sup> J'éprouve le manque d'un maître pour mes interrogations constantes. // Quelqu'un devra venir. / Cristina est venue passer quelques jours avec nous, et elle m'a apporté un livre de Kierkegaard.

para mim, e eu para ele, mas o encontro tarda” (idem 35).<sup>6</sup> Le sujet du journal a déjà lu Kierkegaard, mais il dit que cette rencontre, promise voire déjà survenue une ou deux pages auparavant, n’a pas encore eu lieu. La chronologie semble inversée. Or, le livre qui apporte une réponse, c’est *Les Miettes Philosophiques*, signé Johannes Climacus. L’épigraphe du livre de Kierkegaard dit: “*Peut-on faire de l’histoire une certitude éternelle? trouver à un pareil point de départ un intérêt autre qu’historique? fonder sur un savoir historique une félicité éternelle?*” (Kierkegaard 35). *Finita* et *Les Miettes Philosophiques* partagent donc quelques questions centrales. D’autre part, le livre de Kierkegaard répond à celui de Maria Gabriela Llansol, et il ne faut plus être surpris du fait que les réponses surgissent avant les interrogations. Ou alors en même temps. La contemporanéité essentielle de la vérité, dont parlent *Les Miettes Philosophiques*, la voilà mise en œuvre chez *Finita*.

Que disent *Les Miettes Philosophiques* à propos du concept de contemporanéité? En résumé, elles disent que l’on est toujours contemporain de la vérité du dieu lorsqu’il nous appelle, lorsqu’il nous donne la condition. Voilà pourquoi les contemporains du Christ qui n’ont pas cru ne sont pas ses contemporains; voilà aussi pourquoi nous pouvons être les contemporains du Christ aujourd’hui. Écoutons Kierkegaard:

Si le croyant est celui qui croit et qui connaît le dieu du fait de recevoir du dieu même la condition, il faut que l’homme postérieur reçoive tout pareillement la condition du dieu même, et il ne peut la recevoir de seconde main, car pour ce faire il faudrait que cette seconde main fût encore le dieu [...]. Mais si l’homme postérieur reçoit du dieu même la condition, il est contemporain, le contemporain réel, ce qu’est seul le croyant et ce qu’est tout croyant. (idem 109)

---

<sup>6</sup> Kierkegaard est à venir pour moi, et moi pour lui, mais la rencontre tarde.

Il faudrait se poser plusieurs questions mais, cette fois encore, il n'est pas certain qu'elles ne se trouvent déjà dans (ou avant?) *Les Miettes Philosophiques*. Il faudrait se demander, par exemple, si le mot "contemporain" est possible, si le rapport du disciple au dieu est fondé sur l'idée d'éternité, quel rapport existe entre la croyance, responsable d'elle-même, et le don gratuit de la condition par le dieu, entre la responsabilité et l'irresponsabilité (voilà que nous parlons encore une fois de réponses!). Comment comprendre cette thèse dans *Les Miettes Philosophiques*, livre aux thèses contradictoires, dialogue de voix anonymes qui se posent des questions et se répondent, livre qui n'est même pas signé par Kierkegaard mais par un certain Johannes Climacus? Comment comprendre cette affirmation paradoxale: "le contemporain peut en dépit de sa contemporanéité être le non-contemporain" (idem 107)? *En dépit*, certes, et à cause de sa contemporanéité immédiate. Il est plus facile de voir un objet si l'on s'en éloigne un peu; cette distance, voilà encore le don divin de la condition.

Il faudrait se demander si, lorsque Kierkegaard oppose temps et éternité, ce n'est pas toujours selon un schéma platonique, logocentrique. Que serait la condition sans le temps, que serait le dieu sans ce disciple où Kierkegaard trouve le péché? La vérité même ne peut surgir sans cet espace de différence ouvert par la non-vérité, sous peine de se réduire au silence. *Finita*, un journal intime, arrive à effacer le présent des années 70 sans toutefois oublier le temps comme différence et parution (ou parousie?) de l'altérité. Même si les années 70 ne sont que le retour d'un Moyen Âge ou d'un XIX<sup>ème</sup> siècle qui n'ont jamais été, les dates du journal de 1974 à 1977 nous rappellent qu'il ne peut y avoir d'écriture que dans les différences de temps. Si l'écriture abandonne le temps et devient éternité, il ne reste rien à lire. Le péché est donc nécessaire pour que l'écriture ne s'évanouisse pas.

Il y a deux manières de perdre l'écriture, et elles ont toutes les deux un rapport avec l'idée de temps. D'une part, comme nous l'avons vu, la disparition dans l'éternel; d'autre part, la disparition dans un temps du présent chronologique que l'on voudrait capturer. D'une part, c'est l'écriture impossible puisque sans différence; d'autre part, l'écriture du temps d'une réalité sous-entendue qui normaliserait les différences dans un schéma préétabli. Silvina Rodrigues Lopes dénonce cette illusion du post-modernisme:

A vontade de realidade, que pretende separá-la do artifício, conduz à anulação do tempo no instantâneo da comunicação: não o instante como espessura do eterno no tempo, como ruptura da identidade, mas a negação do espaço e do tempo no imediato, na passagem de que não ficam vestígios e que por conseguinte vai condenando à desenfreada repetição do mesmo. (Rodrigues 29)<sup>7</sup>

*Finita* se situe entre l'instant et l'éternité. Ce "mi-chemin" n'est pas un vide ou bien, si c'en est un, c'est le vide qui permet le mouvement d'une écriture. Wittgenstein rappelle que dans une machine, si l'on remplit tous les espaces avec des pièces, aucune d'entre elles ne marchera. Les machines fonctionnent grâce aux vides, aux compromis entre les pièces et les vides. Écoutons maintenant "Kierkegaard", personnage de *Finita*: "Era, na praça, a hora das bandeiras e dos manifestos, e na sua luz lia-se: – 'A meu Pai devo tudo. Criança, não paravam de mostrar-me que os pecadores haviam escarrado na face do Cristo. Reparar essa falta

---

<sup>7</sup> La volonté de réalité, qui veut la séparer de l'artifice, mène à l'annulation du temps dans l'instantané de la communication: non pas l'instant comme épaisseur de l'éternel dans le temps, comme rupture de l'identité, mais la négation de l'espace et du temps dans l'immédiat, dans le passage dont il ne reste pas de vestige et qui par conséquent finit par condamner à la furieuse répétition du même.

será a minha própria vida;” (idem 42).<sup>8</sup> C’est dans le temps, dans la différence entre enfance et état adulte, entre l’imparfait, le présent et le futur de l’indicatif, que cette voix de Kierkegaard considère la vérité. En fait, le temps et la vérité ne font qu’un, puisque corriger la faute est ici synonyme de vivre. La vérité n’est donc pas de toute éternité, elle apparaît en tant que mouvement dans le temps; mais si l’avenir peut corriger le passé, le temps est rétrograde, le repentir vient avant la faute. Ailleurs, pour résoudre cette aporie qu’ouvrent les livres de Maria Gabriela Llansol, j’ai songé à l’éternel retour selon Nietzsche (qui est, lui aussi, un personnage de *Finita*). Dans cette étude, je pense, non pas à des retours, mais plutôt à la différence entre l’éternel retour et les *retours* éternels. Dans *O Encontro Inesperado do Diverso*, Kierkegaard dit à un hôte: “Façam o que fizerem, digam o que disserem, o paraíso é a nossa face.” (*O Encontro Inesperado do Diverso* 24).<sup>9</sup> Si le paradis est toujours là, de toute éternité, il faut un certain visage ici et maintenant pour qu’il se découvre.

#### **Le passé et le reste rendu à l’Histoire.**

Cet espace entre l’instant et l’éternité, on pourrait idéalement le nommer Histoire, si l’Histoire était plurielle, instable, hétérogène, incomplète. Il faudrait que le passé soit aussi peu sûr et aussi peu fini que le présent ou l’avenir. On dit qu’il est impossible de faire l’Histoire du présent, d’une part parce que nous sommes trop proches de cet objet d’étude, d’autre part parce que cet objet lui-même n’est pas encore défini. Mais ne sommes-nous pas toujours trop proches du passé? Ne change-t-il

---

<sup>8</sup> C’était, sur la place, l’heure des drapeaux et des manifestes, et on lisait dans sa lumière: – “Je dois tout à mon Père. Enfant, on n’arrêta pas de me montrer que les pécheurs avaient craché sur le visage du Christ. Réparer cette faute-là, ce sera ma vie même;”

<sup>9</sup> Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, le paradis est notre visage.

pas? Le sujet de *Finita* avoue, en des termes qui rappellent parfois Gilles Deleuze: “não suporto a palavra História e, no entanto, há centros de irradiação, tramas sólidas de geografias espirituais, lugares de recorrência, humanos duradouros e perduráveis; tudo o que entrar aqui será imperceptivelmente belo, ou tornar-se-á belo.” (idem 47).<sup>10</sup> Excepté l’idée de durée de l’homme, toutes les autres expressions ont un rapport avec la géographie ou simplement l’espace, non pas avec le temps. D’autre part, quand il est question de temps dans *Finita*, il s’agit toujours d’un temps incomplet: “o ciclo do Renascimento não está concluído / ainda há tempo, para voltar ao seu começo, e reescrever-lhe um novo sentido” (23).<sup>11</sup> Ce nouveau sens n’est pas un compte-rendu de l’Histoire, c’est un reste du possible rendu à l’Histoire. Écoutons *Finita*: “Leio algumas páginas e sinto que o que leio me atinge de maneira tão directa e íntima que está naquele momento sendo escrito, e me constrange a devolver-lhe uma resposta; o quarto fica cheio da leitura e da escrita que decorreu” (100).<sup>12</sup> C’est ce geste, celui de rendre l’histoire à l’histoire, de répondre et d’en répondre, qu’il nous faut examiner.

*Finita* est un journal intime qui accompagne l’écriture d’un autre livre. Après les deux premières pages de *Finita* (où sont transcrites les lignes de 1939 et 1943), le premier texte de 1974, le 2 novembre, écrit à Louvain, commence ainsi:

---

<sup>10</sup> je ne supporte pas le mot Histoire et, pourtant, il y a des centres d’irradiation, des trames solides de géographies spirituelles, des lieux de récurrence, des humains durables et perdurables; tout ce qui entrera ici sera imperceptiblement beau ou deviendra beau.

<sup>11</sup> le cycle de la Renaissance n’est pas conclu / il y a encore le temps de revenir à son début et de lui réécrire un nouveau sens.

<sup>12</sup> Je lis quelques pages et je sens que ce que je lis m’atteint d’une manière si directe et si intime que cela est en train d’être écrit à cet instant et me contraint à lui rendre une réponse; la chambre reste pleine de la lecture et de l’écriture qui ont eu lieu.

“Terminei hoje **O Livro das Comunidades**. E já outro livro desponta, **A Restante Vida**, que será o verdadeiro livro da batalha.” (idem 9).<sup>13</sup> Quelques lignes plus loin sont transcrites les dernières lignes de *O Livro das Comunidades* et les premières lignes de *A Restante Vida*,<sup>14</sup> c’est-à-dire, les deux premiers livres de la trilogie *Geografia de Rebeldes* (publiée entre 1977 et 1984). Le début de l’écriture de *Finita* coïncide donc avec celui de *A Restante Vida*. Le dernier texte du livre, par ailleurs, est ainsi daté: “**Jodoigne, 6 de Agosto de 1977, / em que acabei de escrever A Restante Vida**” (idem 192).<sup>15</sup> Dans *Finita*, on trouve finalement de nombreuses citations de *A Restante Vida*. *Finita* n’existe donc qu’en tant que reste de *A Restante Vida*, qu’elle prépare, prédit, présente sans être elle-même présente. Quand on lit *Finita*, c’est *A Restante Vida* qu’on lit. C’est-à-dire que *Finita* n’existe pas.

Mais *A Restante Vida* existe-t-elle? Cette vie qui reste, qui survit, cette vie survécue est un reste de l’Histoire, c’est ce qui ne peut pas se dire à l’intérieur de la chronologie. D’où un

---

<sup>13</sup> J’ai achevé aujourd’hui **O Livro das Comunidades**. Et déjà un autre livre florit-il, **A Restante Vida**, qui sera le vrai livre de la bataille.

<sup>14</sup> En fait, les transcriptions sont inexactes. Voici le texte de *Finita*: “Terminei hoje **O Livro das Comunidades**. E já outro livro desponta, **A Restante Vida**, que será o verdadeiro livro da batalha. Não quero hoje escrever nem sobre um, nem sobre o outro. / Só que o primeiro acaba: / *Era o fim do texto. / Recomeçou na manhã seguinte o diálogo com o novo ser, diálogo mudo constituído por olhares, carícias, ausências, pensamentos, sorrisos e medo, / e o outro principia: / o novo ser era um monstro; aspergiram-se de perfume.*” (*Finita* 9). La première phrase citée de *O Livro das Comunidades* devrait être: “Era o fim do texto, mas fim provisório.” (*O Livro das Comunidades* 87); il manque aussi la date par laquelle se termine *O Livro das Comunidades*: “Abadia de Maredret, 2 de Novembro de 1974”. Quant à *A Restante Vida*, sa première partie s’intitule “os meses de batalha” et son premier texte porte la date “No mês de Novembro – ” avant la première phrase citée dans *Finita*.

<sup>15</sup> **Jodoigne, le 6 août 1977, / jour où j’ai fini d’écrire A Restante Vida.**

mouvement très singulier: si les années 70 n'ont jamais existé, car elles ne sont que le retour du passé et qu'il n'y a pas de présent, *Finita* rend quand même à l'Histoire ce reste qui ne lui a jamais appartenu. À l'émergence du passé dans le présent, qui rend le présent impossible, *Finita* répond à travers l'écriture de *A Restante Vida*, rendant à l'Histoire un temps non-chronologique où ont lieu toutes les rencontres. Il ne s'agit donc pas d'un retour à l'éternel, mais de la création d'un espace qui invente, là où les siècles ont décidé les victoires et les échecs, une écriture nouvelle où le monologue pluriel du sujet peut se métamorphoser.

Écoutons encore deux citations de *Finita*:

Oiço Gregoriano e escrevo em **A Restante Vida** a batalha. Eu sei que *aqueles de que gosto* vão perder, já perderam. E, no entanto, ainda não sei o que é perder, o que perderam, no momento em que a batalha se escreve. Há um resto que foi deixado e que, sob a forma do **mútuo**, se enuncia. (idem 30)<sup>16</sup>

Quarenta anos, todo um período de opressão que termina por afirmação de poderes, e linguagens pessoais de grupo. Portugal, agora, não é o meio de uma viagem, é uma partida conseguida, a muito custo, para uma viagem errada. Por enquanto estão (estamos) soltos mas ainda não livres. (idem 52)<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> J'écoute du Grégorien et j'écris la bataille dans **A Restante Vida**. Je sais que *ceux que j'aime* vont perdre, qu'ils ont déjà perdu. Et pourtant, je ne sais toujours pas ce qu'est perdre, ce qu'ils ont perdu, au moment où la bataille s'écrit. Il y a un reste qui a été laissé et qui, sous la forme du **mutuel**, s'énonce.

<sup>17</sup> Quarante ans, toute une période d'oppression qui s'achève par affirmation de pouvoirs, et des langages personnels de groupe. Le Portugal, maintenant, n'est pas le milieu d'un voyage, c'est un départ obtenu, à quel prix, pour un faux voyage. Pour l'instant ils sont (nous sommes) délivrés mais pas encore libres.

Même si *Finita* est un livre écrit entre 1974 et 1977, même si *A Restante Vida* décrit les conflits religieux modernes qui mènent à la bataille de Frankënhausen, même si, dans ces deux événements, il y a des “Princes” et des “rebelles”, je ne dirais pas que le récit de la bataille dans *A Restante Vida* a comme référent le 25 avril 1974 et les années postérieures. Je dirais, pourtant, que toutes les réflexions à propos de ces années de révolution permettent de comprendre Frankënhausen, tout comme Frankënhausen permet de comprendre 1974-1977. Il ne s’agit donc pas d’un problème de référence, mais plutôt d’un travail de lecture de l’Histoire par l’écriture du texte.

Relisons les deux citations. La première, de *Finita*, commence au Moyen Âge du chant grégorien écouté au présent; ensuite, le sujet nous dit qu’il écrit, au présent, la bataille des rebelles; il ajoute qu’il sait, au présent, que les rebelles vont perdre, au futur, et tout de suite après, il dit encore qu’ils ont déjà perdu, au passé composé. Au même instant, la bataille aura lieu et elle a déjà eu lieu, dans le passé et dans l’avenir. Finalement, le sujet décrit un reste qui s’énonce. La deuxième citation décrit aussi un reste, la délivrance, ce qui n’est pas la même chose que la liberté. Les deux citations décrivent donc des échecs et des survies. Le 25 avril n’est pas Frankënhausen, certes, il faut même qu’il y ait un temps de séparation et de différence entre les deux pour qu’il y ait écriture, mais cette écriture est faite d’un reste qui ne cesse de rester en trop de l’Histoire. Si “Todos os tempos se equivalem.” (*A Restante Vida* 72),<sup>18</sup> comme dit *A Restante Vida*, c’est le temps propre à l’écriture qui, hors de l’Histoire, peut identifier la continuité entre Frankënhausen et 1974: les échecs politiques par rapport au “don poétique” promis aux communautés.

---

<sup>18</sup> Tous les temps s’équivalent.

**Ouvrages Cités**

- Derrida, Jacques. *Béliers. Le dialogue ininterrompu: entre deux infinis, le poème*. Paris: Galilée, 2003.
- Benjamin, Walter. “Über den Begriff der Geschichte”. 1940. Éd. ut.: “Teses sobre a Filosofia da História”. *Sobre Arte, Técnica, Linguagem e Política*. Lisbonne: Relógio d’Água, 1992.157-170.
- Gargani, Aldo. *Il Testa del Tempo*. 1992. Éd. ut.: *O Texto do Tempo*. Lisbonne: Edições 70, 1995.
- Kierkegaard, Soren. *Miettes Philosophiques*. 1844. Éd. ut.: Paris: Gallimard, 1994.
- Llansol, Maria Gabriela. *O Livro das Comunidades*. Porto: Afrontamento, 1977.
- . *A Restante Vida*. Porto: Afrontamento, 1982.
- . *Finita. Diário 2*. Lisbonne: Rolim, 1987.
- . *Lisboaleipzig 1. O Encontro Inesperado do Diverso*. Lisbonne: Rolim, 1994.
- Lopes, Silvina Rodrigues. “A literatura como experiência”. 2002. *Literatura, Defesa do Atrito*. Lisbonne: Vendaval, 2003. 11-58.